

Benjamin Massieu présente

« J'ÉTAIS FUSILIER MARIN
À BIR HAKEIM »

SOUVENIRS INÉDITS D'UN DES DERNIERS TÉMOINS

Paul Leterrier

Coordination éditoriale : Angélique Romain
Relecture-rewriting : Pierre de Taillac
Correction : Mélanie Lemaire, Béatrice Leroy, Yves Serruys
Maquette et couverture : Angélique Romain

Éditions Pierre de Taillac
74, rue du Rocher • 75008 Paris
www.editionspierredetaillac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC
L'HISTOIRE MILITAIRE AUTREMENT

*Les fusiliers marins du 1^{er} BFM
Eurent ce privilège, combattre à Bir Hakeim,
Au cœur du Sahara, bien loin du gouffre amer
C'était comme s'ils avaient été en pleine mer.
Que Dieu les garde*

PAUL LETERRIER

AVANT-PROPOS DE BENJAMIN MASSIEU

Lorsque j'ai entendu l'histoire de Paul Leterrier pour la première fois, je n'étais que lycéen. Il était venu, avec d'autres Français libres et résistants, témoigner de son engagement.

Bien des années avaient passé lorsque j'ai entrepris d'écrire l'histoire des fusiliers marins de la France libre¹. Je me suis alors souvenu de cet homme, ce fusilier marin, sans doute l'un des derniers témoins de cette bataille, dont j'avais oublié le nom mais dont j'ai fini par retrouver la trace, tout près de chez moi. À l'été 2017, je suis donc allé lui rendre visite une après-midi. Pendant près de quatre heures, j'ai enregistré ce témoignage de première importance à mes yeux. C'est à cette occasion que Paul m'a remis un tas de feuilles reliées. Sur la première page, ce titre : « *Mon parcours* ». Dans ce récit destiné à sa descendance, Paul avait

1. *Le « Royal-Voyou » – L'épopée des fusiliers marins de la France libre* par Benjamin Massieu. À paraître prochainement aux éditions Pierre de Taillac.

pris soin de raconter ce qu'avait été sa vie dans le détail. À ses yeux, ce témoignage très personnel n'intéresserait personne d'autre. En le lisant, j'y ai pourtant trouvé le récit simple mais vivant d'une vie, l'occasion de découvrir le parcours d'un jeune homme aspiré par les événements dramatiques de son temps. Je lui ai alors suggéré d'approfondir certains points et lui ai proposé de le publier, convaincu de la pertinence de ce texte que je ne me voyais pas garder seulement pour moi et utiliser comme source pour mon travail sans qu'il ne soit possible à d'autres d'y avoir accès.

Au fil de mes visites, nous avons appris à mieux nous connaître et j'ai pu constater combien ce récit correspond à l'homme qu'est Paul Leterrier, un homme simple et modeste dont le parcours force le respect. Paul ne cherche pas à y décrire des combats héroïques. Il y est souvent pudique et préfère conter de multiples anecdotes qui faisaient son quotidien au sein de cette unité remarquable et pourtant encore mal connue.

Le 1^{er} bataillon, devenu en septembre 1943 1^{er} régiment de fusiliers marins, est en effet une des unités les plus emblématiques de l'aventure de la France libre. Ses décorations nombreuses en témoignent, à commencer par la Croix de la Libération (seules dix-huit unités dont

trois de Marine en ont été honorées). Première unité mise sur pied en Angleterre dès l'été 1940, constituée de marins décidés à combattre à terre le plus vite possible faute de navires où embarquer, elle eut plusieurs vies, sous le commandement de trois officiers charismatiques dont deux moururent au champ d'honneur.

Si Paul Leterrier n'est pas de cette « vieille garde » des premiers membres, il sera pourtant de la plupart des combats qui marqueront son histoire. Lorsqu'il s'y engage en septembre 1941, le 1^{er} bataillon a déjà parcouru de nombreux kilomètres depuis un an. Partie de Liverpool le 31 août 1940, cette poignée de marins participe à l'infructueuse opération visant à rallier Dakar à la France libre, puis s'installe à Pointe-Noire, prend part au ralliement du Gabon qui donne lieu à des combats fratricides avec les forces vichystes, provoquant la mort du matelot Gaston Salaun. Le 1^{er} BFM s'embarque ensuite pour un tour de l'Afrique l'amenant en Palestine, où se regroupent les hommes qui allaient former la future 1^{re} division française libre. Viennent les combats, là encore fratricides, de Syrie, territoire sous mandat français demeuré fidèle à Vichy et où les Allemands entreprennent d'établir leur aviation pour menacer l'Irak britannique et le canal

de Suez. Ce territoire, après de rudes combats, bascule dans le giron de la France libre. Le tribut qu'y paient les hommes du 1^{er} BFM est rude : onze morts (dont le commandant Détrouyat, tué en traître par un vichyste à qui il avait laissé son arme après l'avoir capturé) et 40 % de l'effectif blessé. C'est cette unité meurtrie, menacée de dissolution mais finalement transformée en DCA divisionnaire, que rejoint Paul Leterrier.

Puis vient la longue campagne du désert, de l'Égypte à la Tunisie, dont Bir Hakeim est le point d'orgue, le haut fait d'armes, l'événement qui marquera l'histoire de la France libre. En tenant deux semaines face à des forces germano-italiennes dix fois supérieures en nombre, les hommes du général Koenig démontrent au monde que la France n'est pas morte sous la botte nazie et que certains de ses enfants n'ont jamais renoncé.

La fin de la campagne du désert, avec le retour dans la guerre de l'Afrique du Nord jusqu'alors fidèle à Vichy, marque un profond changement dans l'histoire de ces fusiliers marins : avec les autres Français libres, ils sont refoulés dans le désert par les autorités françaises d'Afrique du Nord qui considèrent les gaulistes comme des rebelles, et y rongent leur frein. On surnomme bientôt le 1^{er} BFM le « Royal Voyou » car

ceux qui le composent ont déserté les forces de Vichy. Ils en sont fiers. S'il fallait être considérés comme des voyous pour continuer la guerre, alors cette insulte devient un titre de gloire. Le commandant Amyot d'Inville prend son mal en patience, avance ses pions. Son petit bataillon, renforcé de nombreux hommes de la Marine en Afrique du Nord qui ont déserté pour rallier la France libre, peut se transformer en régiment de reconnaissance divisionnaire. C'est à cette époque que Paul Leterrier fait la connaissance de Charles Régereau, un élève-officier de Marine marchande qui par humilité s'engage au régiment comme simple matelot. Il deviendra son meilleur ami. Il sera tué en septembre 1944. Paul épousera sa sœur à la Libération.

Maintenus jusqu'alors essentiellement dans une posture d'attente, scrutant le ciel à la recherche d'un avion ennemi à abattre, les fusiliers marins deviennent le fer de lance de la 1^{re} division française libre, toujours en pointe avec leurs chars et leurs automitrailleuses. Les nombreuses pertes subies durant la campagne d'Italie prouvent combien cette position est difficile. Le commandant Amyot d'Inville lui-même, à son tour, le paie de sa vie.

Mais qu'importe, son œuvre se poursuit. Son adjoint, Pierre de Morsier, prend la suite, quasiment élu par

« J'étais fusilier marin à Bir Hakeim »

ses hommes qui font front contre l'état-major qui veut leur imposer un officier qui n'est pas un Français libre, un vrai, un pur. Toujours enthousiastes même si pas toujours parmi les plus disciplinés, les fusiliers marins combattent avec cœur, fidèles à l'héritage laissé par leurs anciens de 14-18 dont les exploits à Dixmude (Belgique) sont encore dans toutes les mémoires. Viennent alors le débarquement en Provence et la Libération de la France, jusqu'aux Vosges. Les « forbans magnifiques » du général Brosset multiplient les exploits.

L'unité terminera la guerre dans le massif de l'Authion, mais Paul n'en sera pas, pour raisons médicales. Blessé trois fois, il nous raconte tout cela à sa manière dans un récit qui n'a pas pour but de faire œuvre d'historien. C'est là toute sa valeur. Il ne tente pas de raconter ce qu'il ignore pour ne pas l'avoir vu. Il se contente de partager avec le lecteur sa vision de ce conflit tel qu'il l'a vu à son poste, avec ses yeux. Il nous rappelle que la guerre, par-delà les vastes chiffres, les moyens matériels colossaux et abstraits, c'est aussi l'histoire des hommes qui la font et la vivent jusque dans leur chair.

BENJAMIN MASSIEU, avril 2018

CHAPITRE I MON ENFANCE HAVRAISE

Je suis né au Havre en 1921, dans une famille pourtant originaire du Cotentin mais que des raisons professionnelles avaient conduite dans ce port où j'ai passé toute ma jeunesse.

Mon père était né lui aussi au Havre, en 1896. Il y fut baptisé à l'église Saint-François. Son père, gendarme de marine, après avoir participé à la conquête du Sénégal et du Soudan sous les ordres du général Archinard avait été affecté dans cette ville. Néanmoins, la famille revint dans le Cotentin en 1900, lorsque mon grand-père fut muté à Cherbourg et affecté à l'arsenal de la Marine. C'est là qu'il prit une retraite proportionnelle quelques années plus tard. Mon père alla donc pour la première fois à l'école chez les Sœurs, rue Emmanuel-Liais à Cherbourg. Une fois en retraite, mon grand-père s'installa à Vrasville, au hameau des

Moulins où il avait acheté une petite propriété pour faire un peu de culture et d'élevage. Mon père fréquenta donc l'école de Vrasville. Enfant de chœur, intelligent et doué d'une excellente mémoire, il était capable de réciter par cœur l'évangile des Rameaux, ce qui pour moi est une performance. Avant qu'il eût atteint l'âge de douze ans, son père le retira de l'école au grand dam de l'instituteur et le plaça en qualité de commis chez monsieur Lecanu, gros fermier à Renouville (Cosqueville). À cette époque, le sort des commis n'était guère enviable : mal payés, mal considérés, mal nourris, ils étaient relégués dans les dépendances de la ferme sans la moindre hygiène ni confort. Aussi, dès qu'il eut atteint ses dix-huit ans, s'engagea-t-il pour cinq ans dans la Marine nationale à Cherbourg. Pour lui la vie devint dès lors beaucoup plus agréable à tous points de vue, travaux moins pénibles, nourriture saine et abondante, repos hebdomadaire.

Cette année-là – nous étions en 1914 –, la guerre éclata. Un bataillon de fusiliers marins fut mis sur pied et mon père fut volontaire pour en faire partie. Il s'y trouvait lorsqu'il fut atteint par une grippe. Sur ces entrefaites, le bataillon de fusiliers marins s'en alla au front. Quelques mois plus tard, il embarqua sur le

cuirassé *Bretagne* en partance pour la Méditerranée. Assurant les fonctions de chauffeur (la plupart des navires marchaient au charbon), il séjourna notamment à Malte et à Corfou où l'escadre française était basée et d'où elle rayonna durant toute la guerre dans cette partie de l'Orient.

La guerre terminée, mon père rejoignit Le Havre où il s'employa tout d'abord à la compagnie Les Abeilles qui faisait le remorquage des navires entrant ou sortant du port et qui exploitait un transbordeur, le *Félix Faure*, navire qui assurait la liaison Le Havre-Rouen et qui transportait des passagers. C'est ainsi qu'il fut chauffeur, embarqué à bord de ce navire. En 1920, désireux d'améliorer sa situation, il entra dans la police municipale du Havre en qualité de gardien de la paix.

Ma mère, enfant posthume, est née à Inglemare (Fermanville) en 1901, chez ses grands-parents maternels. Son père, cultivateur à Hacouville (Saint-Pierre-Église), était décédé quelques mois plus tôt et sa mère était revenue chez ses parents. En 1905, ma grand-mère maternelle alla s'installer avec sa fille âgée de quatre ans chez son frère Auguste Leclère, pilote de la Seine, à la demande de ce dernier. En effet, venant de perdre son épouse, désespéré, seul avec deux

jeunes enfants dont l'aîné Ernest n'avait également que quatre ans, il avait grand besoin de secours. C'est ainsi que ma grand-mère éleva ses deux neveux avec sa fille et que son frère fit office de père à ma mère, sa nièce. Ils vécurent dès lors au Havre et à Villequier où Auguste Leclère avait fait construire une villa en 1901 pour les nécessités de son métier. Villequier était un relais pour les navires remontant à Rouen ou redescendant sur Le Havre et la plupart des pilotes y possédaient une maison. Ainsi le pilote qui avait amené un navire du Havre à Villequier y débarquait et était relayé par un collègue qui remontait jusqu'à Rouen. Au retour, la manœuvre était inversée.

Lorsqu'elle fut en âge d'aller à l'école, ma mère devint pensionnaire d'un lycée d'Yvetot, non loin de Villequier, où elle resta jusqu'à l'obtention de ses diplômes. Les vacances scolaires se passaient à Villequier où mon parrain s'était installé dès le début de la guerre de 1914. Le conflit terminé, ils réintégrèrent peu après l'appartement du Havre au premier étage du 61 de la rue Michelet, face au square Holker. L'immeuble existe encore, ayant eu la chance de ne pas être détruit au cours de la dernière guerre.

Ayant terminé ses études, ma mère obtint un emploi en qualité de caissière dans une pharmacie du quartier des Halles Centrales, sise à l'angle des rues Voltaire et Bernardin-de-Saint-Pierre, emploi qu'elle exerça, je crois, jusqu'à son mariage.

À ses moments de loisir, mon père prit l'habitude de rendre visite à ses parents au Havre, comme il se devait. C'est ainsi qu'une idylle naquit entre ceux qui devaient devenir mon père et ma mère. Auguste Leclère ne voyait pas cela d'un très bon œil car il avait d'autres ambitions pour sa nièce. Il lui fallut cependant faire contre mauvaise fortune bon cœur et accepter pour gendre un simple gardien de la paix. Le mariage se fit malgré lui et César et Marie Leterrier, mes parents, élurent domicile rue Beauverger dans un modeste appartement. Quelques mois plus tard il leur fallut chercher autre chose. Ma mère s'étant trouvée enceinte, le logement qu'ils occupaient s'avérait trop petit. Mon père dénicha un logis un peu plus grand au 86 de la rue Gustave-Flaubert, où je vis le jour.

Né à cette adresse le 21 décembre 1921 dans la soirée, vers 19 h 30, je fus ondoyé le surlendemain, 24 décembre, comme le voulait la coutume à cette époque, et je fus baptisé le 4 juin suivant en l'église Saint-Mi-